

Chélard, Raoul
La dernière alliance
franco-hongroise

LA DERNIÈRE ALLIANCE FRANCO-HONGROISE

LOUIS XIV
et
RAKOCZY II

A PROPOS DE LA TRANSLATION DES CENDRES
DE CE DERNIER

PAR

Raoul CHÉLARD

Prix : 1 Franc

PARIS
Librairie H. LE SOUDIER
174 & 176, Boulevard Saint-Germain
1906

LA DERNIÈRE ALLIANCE FRANCO-HONGROISE

LOUIS XIV

et

RAKOCZY II

A PROPOS DE LA TRANSLATION DES CENDRES

DE CE DERNIER

PAR

RAOUL CHÉLARD



PARIS

Librairie H. LE SOUDIER

174 & 176, Boulevard Saint-Germain

1906

Liste des ouvrages de Raoul Chélard

Les Armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche. — Plon, 1893. Paris. 1 vol.

La Hongrie contemporaine. — Le Soudier, Paris, 1891 ..... 1 vol.

L'Autriche contemporaine. — Illustré. — Chailley, Paris, 1894..... 1 vol.

La Hongrie millénaire — Illustré. — Chailley, Paris, 1896..... 1 vol.

La Civilisation dans le développement de **l'Allemagne** (moyen-âge). — Société du « Mercure de France », Paris, 1900..... 1 vol.

Guide historique et littéraire de la Hongrie. — Société du « Mercure de France », Paris, 1900..... 1 vol.

La Crise hongroise et l'opinion. — Edition de *La France à l'Etranger*, Paris, juillet 1905..... 1 plaquette

Le prétendu Séparatisme des Hongrois et la France. — Edition de *La France à l'Etranger*, Paris, août 1905..... 1 plaquette

En préparation :

La Civilisation française dans le développement de l'Allemagne (temps modernes). — Pour paraître fin 1907..... 1 vol.

L'Autriche, la Hongrie et la faillite de la théorie des races. — Pour paraître fin 1907..... 1 vol.

Vingt ans d'études sur la Hongrie. — Pour paraître fin 1907..... 1 vol.



Gravure française de l'époque
faite à Versailles

I

APERÇU GÉNÉRAL

sur le prince François Rakoczy[1] II

et la politique française de l'époque

De grandes solennités nationales ont lieu en Hongrie vers la fin du mois d'octobre courant ; toute la patrie hongroise est en effervescence : on transporte de Constantinople à Budapest, et, de là dans la cathédrale de Kassa, les restes du grand héros de l'indépendance magyare, le prince François Rakoczy II, duc de Transylvanie qui fut le fidèle et dévoué allié de Louis XIV contre l'Autriche dans la guerre de succession d'Espagne ; il proclama l'indépendance hongroise en 1703, fut proclamé roi, mais, vaincu, dut se réfugier à l'étranger ; après la paix d'Utrecht en 1713, il se retira à Paris, il y vécut avec sa cour sous la protection et des libéralités du roi de France jusqu'à son départ pour Cons-

[1] Les Hongrois écrivent Rakoczi; nous avons préféré conserver la vieille manière française en orthographiant : Rakoczy. Cependant, les orthographes de : Ragotsky, Ragotsy, sont fausses ; on prononce correctement : rà-ko-tsy.

tantinople, où, y ayant été appelé par le Sultan pour reprendre les armes contre l'Autriche, il mourut en 1735 pensionnaire du Trésor français.

Les fêtes de Budapest et de Kassa sont donc autant de fêtes françaises, à plus forte raison que le prince François Rakoczy II, fut un fervent admirateur et un ami de la France à tel point qu'en mourant il voulut que son cœur reposât en terre française ; par testament il le légua au couvent des Camaldules de Grosbois près Paris où ce viscère est enterré près de la maison dépendant de ce monastère qu'il habita pendant près de cinq ans.

*
* *

Tout le monde connaît la fameuse marche de Rakoczy, instrumentée pour la première fois par Hector Berlioz lors d'un voyage que le compositeur français fit en Hongrie en 1855, et où il réunit, en une improvisation demeurée classique, les bouts de chants et les mélodies éparses provenant des soldats de Rakoczy que les patriotes hongrois se transmettaient de génération en génération ; cette marche est là pour vous dire ce qu'est Rakoczy pour les Hongrois. Quiconque l'a entendu exécuter a été saisi de sa fougue guerrière ; c'est l'assaut irrésistible de la cavalerie qui se jette dans la mêlée pour vain-

cre ou pour mourir; c'est le patriotisme ardent et impétueux mis en musique ; or, c'est cela qu'incarne la personnalité de Rakoczy pour les Magyars ; il est le symbole de leur haine contre l'Autriche usurpatrice, voire contre l'Allemagne, il est le symbole de la Hongrie ayant ses coudées franches et marchant à la tête de toutes les nations balkaniques contre l'ogre tentaculaire austro-germanique, il est le symbole de l'alliance des Hongrois avec la France et avec les puissances occidentales.

C'est vous dire quels efforts et quels prodiges de patience il a fallu pour obtenir à Vienne l'autorisation du transfert du corps de François Rakoczy en terre hongroise.

Ses cendres reposaient dans les caveaux d'une chapelle latérale de l'église du collège de Saint-Benoit de Galata à Constantinople, maison filiale de la congrégation dite des « Lazaristes » de Paris. C'est donc encore la France qui a veillé depuis tantôt deux siècles à la conservation du corps du héros de l'indépendance magyare.

La translation de ses cendres de Constantinople en Hongrie, pour laquelle on pétitionne depuis 1870, avait toujours été prudemment évitée en haut lieu comme pouvant prêter à des manifestations fâcheuses. Néanmoins sous le ministère Szlàvy (1872-1874), la volonté nationale à ce sujet prit corps ; il y

eut des interpellations à la Chambre hongroise. Le ministre répondit qu'il avait fait les démarches nécessaires, mais que l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie près la Porte avait fait savoir que les cendres de Rakoczy n'existaient plus. Sous le ministère Coloman Tisza, même réponse ; mais ce ministre invitait les intéressés à s'assurer d'abord par eux-mêmes et officiellement de l'existence des cendres du héros. Cela fut fait, et, depuis un certain nombre d'années, l'église française de Saint-Benoît, à Galata, est devenue un lieu de pèlerinage patriotique pour les Magyars.

L'autorisation du transfert fut enfin accordée en date du 18 avril 1904. La Hongrie était à ce moment en pleine crise parlementaire.

On croyait à Vienne, et le comte Etienne Tisza, alors président du Conseil des ministres hongrois, le croyait aussi, que de faire au sentiment hongrois cette concession tant refusée, calmerait les aspirations nationales sur les points capitaux du litige austro-hongrois. Il n'en fut rien. Les Hongrois acceptèrent le don de la main impériale et royale avec enthousiasme et reconnaissance, mais demeurèrent intraitables quant à leurs revendications politiques.

Voici le texte du rescrit royal du 18 avril

1904, autorisant la translation des cendres de Rakoczy :

« Mon cher comte Tisza, parmi les personnages ayant marqué dans l'histoire de Hongrie, François Rakoczy II est le seul dont les cendres reposent en terre étrangère ; leur translation fait l'objet des vœux nationaux réitérés. »

« Or, la Providence a voulu que les malentendus qui, pendant longtemps, pesèrent sur nos aïeux, n'existassent plus ; ils appartiennent à une époque disparue. La confiance réciproque entre le trône et la nation et le règne pacifique de la Constitution restaurée ont remis l'harmonie entre le roi et le peuple, chose, du reste, indispensable à l'activité prospère. »

« Sans aucune amertume, nous pouvons donc envisager le passé, et, dans une piété unie, le roi et la nation peuvent rechercher le souvenir de ceux qui participèrent aux luttes d'antan. »

« En conséquence, je vous invite à vous occuper de la translation des cendres de François Rakoczy II et à me faire à ce sujet vos propositions. »

François-Joseph. m. p.

*
* *

La politique de Louis XIV à l'égard de

Rakoczy fut des plus habiles : au lieu de considérer, naïvement, sur la foi des ambassadeurs impériaux à Paris, la Hongrie comme une province autrichienne, quantité négligeable, il suivit les traces de Richelieu en se servant, en secret et officieusement, des aspirations des Hongrois tendant à restaurer leur ancien royaume confisqué par l'Autriche comme de leur mécontentement toujours latent, en vue d'isoler l'Allemagne laquelle, alors, faisait un avec l'Autriche. Cette politique, du reste, remontait à la guerre de Trente ans et, déjà, tous les ancêtres de Rakoczy II, ducs et princes de la Transylvanie, pays qui est cette partie orientale de la Hongrie demeurée indépendante et indemne de l'accaparement autrichien, avaient été les fidèles alliés des rois de France.

L'Autriche qui cherchait, et finalement réussit, à confisquer ce dernier refuge du magyarisme, avait fait prisonnier François Rakoczy ; il put échapper de sa prison, fomenter un soulèvement et, en se faisant l'allié de la France, se mettre à la tête d'une armée commandée en grande partie par des officiers français.

Bien que vaincu par l'Autriche, réfugié en Pologne, voyant toutes ses terres et sa fortune confisquées, Rakoczy, du fait de cette guerre, avait rendu un grand service à Louis XIV. Après la paix d'Utrecht, conclue entre

la France et l'empereur, Rakoczy vint à Versailles, où il vécut de la vie de la cour ; Louis XIV l'estimait fort et le consultait souvent pour les choses de la politique extérieure. Le duc de Saint-Simon et le marquis Dangeau, ses contemporains, historiens du temps de Louis XIV, consacrent au prince hongrois de longues pages dans leurs Mémoires.

L'alliance de Louis XIV avec François Rakoczy II fut la dernière des trois ou quatre alliances franco-hongroises plus ou moins secrètes. Bonaparte, vers 1805, essaya encore une fois de se servir du mécontentement des Hongrois à l'égard de l'Autriche, mais il s'y prit très maladroitement et ses paroles pompeuses, adressées à la Hongrie sous forme de proclamation, excitèrent, non pas la confiance, mais la méfiance des Hongrois en ses promesses.

Il est d'usage en Hongrie, quand on parle, des relations entre Rakoczy et la France, d'affirmer que Louis XIV aurait lâché cavalièrement son allié hongrois dès qu'il n'en eut plus besoin. Cela se dit partout et cela figure comme vérité sacrementelle dans les livres d'école ; certainement les Hongrois auraient dû purger leur histoire de ce vieux fonds de mensonge allemand.

Mais on peut trouver naturel que l'Autriche ait intérêt à perpétuer cette erreur parmi

les Hongrois car cela équivaut à leur dire qu'ils ne doivent jamais se liguer contre elle à une puissance étrangère et surtout pas à la France, sous peine d'être trompés.

Rétablissons la vérité historique : d'abord, ainsi qu'il résulte des *Mémoires* même du prince Rakoczy, ce ne fut pas Louis XIV qui vint à lui, mais bien lui qui alla vers Louis XIV. Ce fut lui qui fit à la France une proposition d'alliance en s'ouvrant de ses projets à notre agent en Pologne.

Et quand la paix fut faite entre le roi de France et l'empereur, quel fut son sort ? il vint vivre à Paris, la France lui fit une pension et le protégea contre les espions impériaux rôdant autour de sa personne. A moins que les Hongrois n'exigent que le roi de France eût dû continuer la guerre avec l'Autriche, lorsque la paix lui était utile, uniquement pour favoriser leurs intérêts, chose qui est un non-sens en matière diplomatique, Louis XIV ne devait à Rakoczy, après la paix d'Ultrecht, que l'hospitalité large et sans soucis matériels sur le territoire français. On peut dire qu'il remplit brillamment et généreusement ce devoir.

A son arrivée en France, Louis XIV fit aussitôt à Rakoczy 100.000 livres de rente, puis lui accorda 40.000 livres par an, à titre d'entretien de sa cour, et pour être distribuées à son gré parmi ses partisans dont

les biens en Hongrie étaient confisqués. La France payait donc lui et même ses amis. Ces faits, empruntés à son testament, sont confirmés dans les Mémoires du duc de Saint-Simon.

Mais avant même qu'il vint en France, Louis XIV lui avait acheté de la Reine Marie de Pologne la moitié de terre de Jéraslaw, sans compter les 12.000 livres de rentes qu'il lui fit pendant son séjour en Pologne ; pendant la guerre même, la France fit à Rakoczy cinquante mille livres de subside par mois. De ce fait, à la fin de la guerre, la France devait à Rakoczy 600.000 livres. A son arrivée à Paris le roi plaça cette somme sur la maison de ville à Paris (on dirait aujourd'hui en obligations de la ville de Paris).

Après avoir passé en Turquie, en 1717, très imprudemment, du reste, car rien ne l'obligeait de nous quitter, sinon l'espoir de recommencer la guerre contre l'Autriche, sous la bannière turque, le prince se fit voler par son homme d'affaires à Paris. Rakoczy le fit mettre à la Bastille, où il se coupa la gorge : en échange de cette perte, qui s'élevait à 82.000 livres, Rakoczy accepta une pension de 6.000 livres.

A l'occasion de la grande réduction des pensions qui fut pratiquée pendant la minorité de Louis XV, ni le duc d'Orléans ni aucun autre ministre ne touchèrent aux 100.000 livres ac-

cordées par Louis XIV, disant que les subsides ne se donnaient qu'aux princes étrangers. Cet égard cessa sous le ministère du cardinal Fleury ; la rente fut réduite de 100.000 à 60.000 livres et la rente spéciale de 40.000 livres, pour l'entretien de ses partisans, fut complètement supprimée.

Tout le testament de Rakoczy qui est de 1732, porte sur les sommes que la France lui doit du fait de ces réductions, dont il se plaint amèrement et qu'il trouve injustes ; aussi en dispose-t-il ; tout fut payé par le trésor français, les exécuteurs testamentaires furent le duc de Bourbon, le comte de Charolais, le comte de Toulouse et l'ambassadeur de France à Constantinople. Même ses deux fils Joseph et Georges touchaient leur vie durant une rente sur l'Etat français ; Joseph touchait 20.000 francs et mourut en France ; son corps fut inhumé à Saint-Denis près Paris.

II

La dernière alliance franco-hongroise

racontée en français

par le prince François Rakoczy II lui-même

Pendant sa longue retraite en France le prince Rakoczy a beaucoup écrit; il fut certainement chez nous un des premiers vulgarisateurs sérieux de son pays. Il connaissait la pensée française, il maniait assez bien la langue française et son style dénote un esprit fort cultivé ; les seuls ouvrages qui aient paru officiellement sous son nom sont ses *Mémoires* et son *Testament*, mais ces deux opuscules forment l'annexe d'une *Histoire des Révolutions de Hongrie* parue à La Haye en 1739, dont il y a tout lieu de supposer qu'il est l'auteur, bien que les catalogues du XVIIIe siècle l'attribuent à l'abbé Bremier. Cet abbé n'en fut que le metteur au point, attendu que tout le récit indique que l'auteur est un Hongrois intimement mêlé à la politique de Rakoczy; du reste, le monde des historiens a toujours considéré Rakoczy comme l'auteur de cette fameuse *Histoire*; c'est exactement le même style que celui des *Mémoires*; dans ces *Mémoires*,

Rakoczy parle des Confessions qu'il aurait écrites et de quelques ouvrages ascétiques sortis de sa plume pendant son séjour en Turquie.

C'est à ces *Mémoires* de Rakoczy que nous empruntons les passages et documents de l'alliance franco-hongroise qui suivent.

Il est de tradition en Hongrie, nous le disons plus haut, de considérer François Rakoczy un peu comme une victime de la mauvaise foi française ; on reproche à Louis XIV d'avoir « lâché » Rakoczy lorsqu'il n'en avait plus besoin. On verra au contraire, par les aveux du Prince, que la France s'est beaucoup fait « tirer l'oreille », comme on dit, pour marcher dans le sens de la politique rakoczienne ; que, soit inertie, soit ignorance, soit intrigues autrichiennes, le grand Roi à Versailles était très difficile à ébranler, et que toute l'initiative venait de Rakoczy. Ceci constaté, nous avons en outre les preuves qu'au point de vue matériel, une fois l'alliance franco-hongroise devenue sans objet, Rakoczy n'eut guère à se plaindre de la générosité de la France ; certainement, la France a toujours compris que lorsqu'un pays se sert d'étrangers, les usages internationaux les plus élémentaires veulent qu'on les récompense, et que : noblesse oblige.

Voici comment Rakoczy débute dans ses *Mémoires* :

Je ne crains point de déclarer ingénûment devant vous, ô Vérité éternelle à qui j'ai dédié ces *Mémoires*, que le seul amour de la Liberté et le désir de délivrer ma Patrie d'un joug étranger fut le but de toutes mes actions.

C'est pourquoi, dès qu'étant sorti de prison (autrichienne) tous mes conseils tendirent à mettre au profit de notre Patrie les conjonctures de la grande guerre qui menaçait l'Europe. Comme nos espérances en l'appui du roi Auguste de Pologne devenaient vaines, il ne me restait d'autre espoir qu'en la protection et aux secours du Roi de France, en vertu des traités conclus autrefois avec mon bisaïeul George Rakoczy Ier, qui s'étendaient aussi sur ses successeurs, garantissaient le maintien de ma Maison dans la principauté de Transylvanie en cas d'élection. Mais, me trouvant destitué de l'Instrument authentique de cette alliance conclue avec la France et d'une semblable avec la Suède, je me flattais que la mémoire de ces Traités leur pourrait bien servir de motifs; mais que les circonstances des affaires opèreraient encore davantage. C'est pourquoi, m'appuyant sur ce fondement, je m'ouvris au marquis du Héron, alors Envoyé de France à la Cour de Pologne; je le priai d'exposer mon dessein au Roi son Maître. Avant ma délivrance de prison, et avant mon arrivée en Pologne, le comte Bersény, le compagnon de mon sort, avait instruit le Roi de Pologne, aussi bien que le susdit Ministre, des moyens, des facilités et des avantages qui résulteraient d'entreprendre une guerre en Hongrie; ce qui fit que cet Envoyé était déjà prévenu en faveur de notre projet.

Cependant, parce que la guerre, déjà commencée en Italie sous le nom du Roi d'Espagne, par un conseil assez hors de saison, comme il a paru depuis, n'avait pas encore alors été déclarée de la part du Roi Très Chrétien, ce Ministre me déclara

que, par cette raison, le Roi son Maître ne pouvait me prendre ouvertement sous sa protection ; mais qu'il ferait tout le nécessaire pour la conservation de ma personne ; qu'il fallait ainsi, en attendant que la guerre éclatât entre la France et l'Empereur, que je me tinsse caché sous l'aimable protection de quelques Grands de Pologne. Cette proposition me découvrit, dès le commencement des affaires, de combien peu de poids était la mémoire de l'Alliance ci-dessus mentionnée. Mais parce que le Roi de Pologne et la plus grande partie des Grands de ce royaume étaient dans le parti de l'Empereur, tout était plein de périls pour moi.

Dans l'espace de deux ans, le marquis de Héron, mon Ami fort attaché, fut subitement arrêté à Varsovie et renvoyé en France par ordre du Roi de Pologne, sur les soupçons des correspondances que ce Ministre devait avoir eues avec le Roi de Suède. Pour remplir son Ministère, le marquis de Bonac fut destiné Résident à Dantzig. Celui-ci avait déjà eu ordre du Roi son Maître d'avoir soin de nous et de nous donner pour subsides annuels douze mille livres de France à moi et huit mille au comte de Bersény (Berchényi). Mais pour ce qui regardait l'affaire essentielle de commencer la guerre en Hongrie, tout allait lentement, ayant à traiter avec un Ministre qui m'était inconnu, et la Cour de France n'ayant pas même conçu l'espérance qu'on pût effectuer ce que j'avais avancé. Mes propositions consistaient dans les points suivants : *I)* Qu'on tînt prêt, à Dantzig, de l'argent, des officiers militaires et toutes sortes d'armes ; *II)* que les Grands de Pologne fussent disposés à lever 4.000 chevaux et autant de fantassins avec lesquels je pusse entrer en Hongrie.

Mais ces projets, quoique proposés avec des éclaircissements qui en démontraient la facilité et l'avantage, étant traités avec un Ministre et une

Cour qui ignoraient les affaires de Hongrie, à peine les regardait-on comme possibles ; et quoiqu'ils ne furent (*sic*) pas rejettés, on crut plutôt qu'ils venaient du désespoir ou d'un dessein de se porter à toute extrémité.

C'est ainsi que s'écoulèrent les deux ans de mon exil en Pologne.

Sur ces entrefaites, le mécontentement, dû à la misère, éclate en Hongrie ; Rakoczy, qui est caché en Pologne dans les terres de la Palatine de Belz, envoie Berchényi à Dantzig pour traiter avec le marquis de Bonac, lui faire part de l'intention du prince d'intervenir et le conjurer « d'aider par quelque somme considérable d'argent une entreprise si importante qui pouvait avoir de grandes suites ». En attendant, plusieurs milliers de Hongrois en armes campent aux frontières de Hongrie en appellant Rakoczy ; le mécontentement arrive au comble (1703) et Rakoczy intervient sans attendre la réponse de l'ambassadeur de France en Pologne :

Peu de temps après, le comte Bersény ayant heureusement achevé son voyage à Varsovie, me joignit en m'annonçant deux compagnies de Valaques et quatre de dragons polonais. L'envoyé de France me fit assurer qu'il nous ferait bientôt tenir 5.000 sequins.

Toute la Hongrie était pleine de peuple qui courait aux armes. La Cour de Vienne, étonnée d'un empressement si inopiné et si prompt, ou plutôt de ce débordement de milice populaire, pressée de tout côté et dénuée de conseils, ne savait quel parti

prendre, l'Electéur de Bavière, secondé des forces de la France, comme il me souvient de l'avoir prédit, s'étant rendu maître de Passau et de Lintz, dans la Haute-Autriche, menaçait Vienne.

Le succès de Rakoczy en Hongrie porte la France à s'intéresser davantage à son entreprise, et pour les premiers mois de 1704, il raconte :

Il était arrivé de Pologne à Miskolcz quelques officiers et ingénieurs français, avec un gentilhomme de la part du Roi de France, nommé Fierville, envoyé avec des lettres de créances pour résider auprès de moi.

Le marquis Desalleurs, lieutenant général des armées du Roi de France, ayant traversé la Turquie pour me joindre, arriva au camp du comte Forgatz, et lui laissa Damoiseau, ingénieur brigadier, pour conduire le siège de Medgyes, ville saxonne assez bien fortifiée et défendue par une bonne garnison allemande, siège que Forgatz avait dessein de faire et entrepris peu après. Il fut plus long et plus meurtrier qu'il n'eût dû être si le général n'eût pas fait changer les batteries, contre l'avis de Damoiseau, qui demanda à être rappelé.

Le marquis Desalleurs, ayant traversé la Transylvanie, me joignit à Agria (Eger). Je le reçus dans une audience publique comme envoyé du Roi Très Chrétien. Il me délivra la lettre du Roi et m'assura de sa protection. J'aurais cru qu'il m'apporterait des armes, des officiers et de l'argent, mais il n'était accompagné que de deux ingénieurs brigadiers, Le Maire et Damoiseau. Dans l'entrevue secrète, il me présenta un Mémoire rempli de questions sur l'état de la guerre, les places, les arsenaux, etc. J'y donnai ma réponse en deux heures, ce qui le surprit. Ce

général était d'un âge fort avancé, mais assez vigoureux ; il entendait la guerre, il était sobre et patient, d'une conversation agréable et fort spirituel, mais caustique ; il ne parlait que sa langue, il ne faisait aucune dépense et il ne traitait pas avec moins de froideur les intérêts de son roi que ceux de la nation hongroise ; il donnait dans les préjugés les plus populaires et ne gardait pour elle aucun ménagement devant le peu d'officiers français qui lui faisaient la cour. Cela fit un très mauvais effet par la suite. Les avis et les projets de ce général étaient bons, mais impraticables à cause de l'ignorance générale de la nation hongroise quant aux véritables principes de la guerre et faute d'officiers. J'ai rapporté la cause du premier, il est aisé de rendre le second sensible. On me dit, et je crus aisément, que, par rapport aux grandes armées que la France tenait sur pied, le Roi lui-même avait de la peine à trouver le nombre de mes troupes suffisant.

J'ai déjà dit que le marquis Desalleurs n'avait amené que deux ingénieurs. Le marquis de Bonac m'avait envoyé le chevalier de Fierville d'Herissy, fort honnête homme et aimé de toute la nation hongroise, à cause de sa douceur et de ses bonnes manières ; mais ce gentilhomme n'avait jamais servi que de grand mousquetaire. Le colonel La Mothe n'avait été qu'un aide-de-camp du maréchal Vauban, où il apprit quelque pratique dans le génie. C'était un homme plein de feu, impatient, impétueux, mais il faisait bien son devoir. De Rivière était protestant français, honnête homme et assez bon ingénieur. Barsonville et Saint-Just se mêlaient aussi de génie ; ils avaient été capitaines au service du roi Auguste. Je ne sais s'ils ont jamais servi d'officiers en France. Le premier partit sans congé au bout d'environ deux ans ; le second demanda le sien avant l'année finie. D'Absac avait

servi en France de lieutenant, si je ne me trompe; Bonafoux était Français réfugié; Chaffan avait aussi servi chez le roi Auguste. L'un et l'autre étaient bons officiers, mais si même ils eussent été les plus valeureux et les plus accomplis, ils n'eussent pas été moins embarrassés, puisque chacun manquait de capitaines et de lieutenants dans leurs régiments. Ceux qui venaient de Constantinople ou de Pologne avec des recommandations haşardées des marquis de Férise et de Bonac, étaient des étourdis qui empruntaient des noms pour profiter des brevets volés à leurs maîtres, officiers en France. Ils déshonoraient leur nation par leur conduite et causaient de l'éloignement pour elle aux Hongrois. Dès qu'ils voyaient qu'ils ne pouvaient pas vivre à leur fantaisie, ils demandaient leur congé pour retourner en Pologne, où ils s'attachaient à différents partis pour faire ce qu'ils voulaient.

Rakoczy possédait aussi une compagnie de grenadiers français. Au cours des opérations le prince est souvent accusé par son entourage, qui ne connaît de l'art de la guerre que des procédés rustiques, d'être trop français en matière de tactique. L'Autriche lui offrit la paix avec un duché en Empire, s'il voulait renoncer à la Hongrie; il refuse et l'empereur Joseph lui fait répondre : « Hé bien! Prince, vous vous fiez aux pro« messes de la France, qui est l'hôpital des « princes qu'elle a rendus malheureux par « le manquement à sa parole et à ses enga« gements, vous serez du nombre et vous « y mourrez. » Il répondit qu'il n'examinait pas la conduite de la France en cela,

mais son devoir envers son pays seulement.

Enfin Rakoczy, en 1710, dut faire la paix en Hongrie, son entreprise avait échoué. Peu à peu, ses partisans et les principales villes l'abandonnèrent un à un pour passer à l'Autriche. Il termine ainsi ses *Mémoires :*

Telle fut la fin de la guerre de Hongrie. Plusieurs raisons m'ont empêché de rapporter dans ces mémoires les négociations étrangères que j'ai entreprises pendant cette guerre. La situation des affaires de l'Europe et celle de la Hongrie furent un grand obstacle à leur réussite. Le secours le plus efficace, le plus aisé, le plus convenable de part et d'autre, eût été celui des Français par la mer Adriatique. L'année que l'Armée du Roi Très Chrétien commandée par le duc de Vendôme, campait sur ses côtes, j'avais envoyé en Croatie Vajowitz natif de ce pays, pour s'emparer de quelque petit poste par le moyen de ses parents et amis. Il fut à l'armée du duc de Vendôme ; mais il obtint pour réponse qu'on avait promis aux Vénitiens de ne pas faire entrer de bâtiments armés dans leur golfe. Par le secours du czar, à la fin de la guerre, avec une armée victorieuse, rien n'eût été plus aisé que de ramener les Allemands battant jusqu'aux portes de Vienne. On a vu que la France avait à la fin consenti à mes propositions, mais on tarda trop à les exécuter. Je n'ajouterai à ces mémoires aucune recherche, pourquoi Louis XIV, de glorieuse mémoire, un roi si éclairé, a si fort négligé les offres que le czar fit à ce monarque précisément à cette occasion, car dans ces rencontres, ainsi que dans les événements de ma vie, j'ai reconnu la grande vérité : que l'homme propose et Dieu dispose. A Lui soient louange et gloire en tous les siècles.

Signature de François Rakoczy

III

Les relations personnelles entre Louis XIV

et le prince François Rakoczy II

Rakoczy, après l'issue malheureuse de sa campagne en Hongrie, n'eut d'autre ressource que la France. Ayant pu échapper, à travers la Pologne, aux poursuites de l'empereur, privé de toute ressource, ayant toute sa fortune confisquée, il s'embarqua à Dantzig, pour venir se réfugier auprès de Lous XIV qui lui devait bien cette hospitalité.

Or, l'histoire de ce séjour de Rakoczy à la cour de Versailles est presque inconnue encore devant le public ; jusqu'ici on ne possédait sur ce sujet que les données que contiennent les *Mémoires* du duc de Saint-Simon et les papiers politiques inédits du fonds *Hongrie* aux Archives du ministère des affaires étrangères de Paris. Saint-Simon est sobre de détails et s'en tient aux généralités, et les papiers du quai d'Orsay sont d'un ordre trop diplomatique et trop aride pour jeter quelque lumière sur la vie privée de Rakoczy à la cour. Mais cette pénurie de renseignements a disparu depuis la publication, authen-

tique et intégrale, du *Journal* du fameux marquis Dangeau, le joueur heureux et courtisan infatué de la cour de Versailles.

On a dit beaucoup de mal du *Journal* de Dangeau ; Voltaire qui, du reste, n'en avait vu que des extraits frelatés et des faux, lui reprochait de n'avoir consigné que des détails dignes de l'attention d'un valet de chambre. Cependant, autant en ce qui concerne Rakoczy, qui fut d'ailleurs l'ami intime de Dangeau, que pour toute l'histoire du règne de Louis XIV et de Louis XV en général, il faut constater que le très vaniteux marquis, dont Boileau s'est tant moqué et dont la Montespan disait qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire et de l'aimer, vient compléter très heureusement les *Mémoires* de Saint-Simon.

D'abord, quelles furent les attaches qui liaient Dangeau au célèbre chef des rebelles hongrois ? Saint-Simon va nous le dire :

« Ragotzi II avait épousé, en septembre 1694, Charlotte Amélie, fille de Charles, Landgrave de Hesse-Rhinfels Wanfried et d'une comtesse de Linange ; il était donc gendre du beau-frère de la marquise de Dangeau. Aussi Mme Dangeau, qui était toute Allemande, toute à sa parenté allemande, mit-elle aussitôt Ragotzi dans la bonne compagnie. »

Dès l'annonce de son arrivée, les Dangeau s'intéressent à Rakoczy, et le marquis consi-

gne sur son Journal les nouvelles qui arrivent à Versailles à son sujet.

Ainsi, on lit sous la date du 7 novembre 1712 : « Le prince Rakoczi s'est embarqué à Dantzig sur un vaisseau anglais pour venir en France. On croit qu'il sera à Versailles à la fin du mois. » Mais Rakoczy n'arrive point à cette date parce qu'on avait appris qu'il avait été poussé par la tempête en Écosse, où on voulait lui faire faire la quarantaine. « Il n'arrivera donc pas de sitôt, ajoute Dangeau. »

En date du 16 janvier 1713, on lit : « Le prince Rakoczy est arrivé d'Angleterre à Rouen et sera à Paris mardi ou mercredi prochain. M. de Luxembourg, qui est à Rouen, avait écrit à Paris pour savoir comment il le recevrait, et le roi lui avait mandé qu'il serait incognito et qu'il fallait le recevoir seulement comme un homme de grande qualité qui mériterait d'être bien reçu en France. De Luxembourg le reçut donc sans honneurs, mais avec les civilités les plus distinguées, le logea, le défraya et lui prêta sa maison à Paris, où cependant le prince n'arriva que le 26 janvier, ayant été obligé de demeurer à Rouen à cause d'un accès de goutte qui l'avait pris. »

Voici donc tranchée la grande question de la date de l'arrivée de Rakoczy en France.

Quinze jours après, le 13 février, « Rakoczy

est reçu par Louis XIV. Le roi donna d'abord audience aux députés de Bretagne. Après cette audience, il envoie chercher Rakoczy qui était dans la chambre de Dangeau et qui savait qu'il allait être reçu. Le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, le mena par le petit degré qui mène au petit appartement du roi, et quand il fut entré dans le cabinet où était le roi, le baron de Breteuil se retira ; il n'y avait avec le roi que de Torcy, ministre des affaires étrangères. L'audience ne fut pas longue, mais le prince Rakoczy, qui remonta dans la chambre de Dangeau, en parut très content, et le roi, qui alla se promener à Marly aussitôt après diner, en parla très avantageusement. »

Rakoczy, vu la paix d'Utrecht (avril 1713) qui se préparait entre la France et l'empereur, était à Versailles dans un incognito parfait, et se faisait appeler le comte de Saros, d'après un comté auprès d'Eperies, en Hongrie. Il ne vit pas en cérémonie les princes ni les princesses ; mais Madame, avec qui il « avait l'honneur d'avoir quelque alliance, le voulut voir, et il alla chez elle à onze heures sans être mené par un introducteur. »

« M. de Torcy lui donna un magnifique dîner où l'on dîna, plusieurs courtisans et quelques dames, avec lui et tous lui trouvèrent beaucoup d'esprit et de connaissances. »

« Mme Dangeau, dit le duc de Saint-Simon

à son tour, était favorite de Mme de Maintenon, fort bien avec le roi et de toutes leurs parties et particularités. Dangeau, répandu toute sa vie dans le plus grand monde et dans la meilleure compagnie de la cour, en était enivré ; il se mirait littéralement dans tout ce à quoi il était parvenu. Il nageait dans la grandeur de la proche parenté de sa femme. Tous deux firent bientôt leur propre chose de Rakoczy qui ne connaissait personne à la cour et qui eut le bon esprit de se jeter à eux. Ils le conduisirent très bien. Non seulement, il ne prétendit rien, mais il n'affecta quoi que ce soit, et, par là, il se concilia tout le monde en le mettant à son aise avec lui et soi avec tous. On lui en sut gré dans ce pays si fort en proie aux prétentions et il en reçut cent fois plus de considération et de distinction. »

« Dangeau qui tenait chez lui une grande et bonne table et qui vivait avec le plus distingué et le plus choisi, mit peu à peu, mais promptement, Rakoczy dans la bonne compagnie. Il prit avec elle et bientôt il fut de toutes les parties et de tout avec tout ce qu'il y avait de meilleur à la Cour et sans mélange. Mme Dangeau lui gagna entièrement Mme de Maintenon, et par elle M. du Maine. Le goût à la mode de la chasse, avec quelques soins, lui familiarisa Mr. le comte de Toulouse jusqu'à devenir peu à peu son ami particulier. »

Rappelons que le duc du Maine et le comte de Toulouse étaient les fils reconnus et légitimés de Louis XIV et de la Montespan.

« Il vint ainsi à bout de faire, de ces deux frères, son conseil pour sa conduite auprès du roi et les canaux pour tout ce qu'il en put désirer de privances et de ces sortes de distinction de familiarités personnelles et de familiarités d'égard qui sont indépendantes du rang. Avec ces secours et qui ne tardèrent pas, il fut de toutes les chasses et de toutes les parties, de tous les voyages à Marly, mais demandant comme les autres courtisans ; il ne sortit presque point de la cour, y voyant le roi assidument, mais sans contrainte aux heures publiques et très rarement sans que le roi cherchât à lui parler et seul dans son cabinet dès qu'il en désirait des audiences, mais sur quoi il était fort discret. »

Voici le portrait au physique comme au moral que fait Saint-Simon du grand Magyar. « Rakoczy était d'une forte taille, sans rien de trop, bien fourni sans être gros, très proportionné et fort bien fait, l'air fort, robuste et très noble, jusqu'à être imposant sans rien de rude ; le visage assez agréable et toute la physionomie tartare. C'était un homme modeste, sage, mesuré, de fort peu d'esprit, (dit Saint-Simon), mais tout tourné au bon et au sensé ; d'une grande politesse, mais assez dis-

tingué selon les personnes ; d'une grande aisance avec tout le monde, et en même temps, ce qui est rare ensemble, avec beaucoup de dignité, sans nulle chose dans ses manières qui sentit le glorieux. »

« Il ne parlait pas beaucoup, fournissait pourtant à la conversation et rendait très bien ce qu'il avait vu sans jamais parler de soi. Un fort honnête homme, droit, vrai, extrêmement brave, fort, craignant Dieu, sans le montrer, sans le cacher aussi, avec beaucoup de simplicité. En secret, il donnait beaucoup aux pauvres, des temps considérables à la prières ; il eut bientôt une nombreuse maison qu'il tint pour les mœurs, les dépenses et l'exactitude du paiement dans la dernière règle et tout cela avec douceur. C'était un très bon homme et fort aimable et commode pour le commerce, mais, après l'avoir vu de près, on demeurait dans l'étonnement qu'il eût été le chef d'un grand parti et qu'il eût fait tant de bruit dans le monde. »

« Vu les affaires politiques et pour ne pas créer d'ennuis au roi, il tenait à son incognito, cependant, il tenait à ce qu'on l'appelât prince de Transylvanie quand on l'appelait prince et non prince Rakoczy. »

A Versailles, le 17 mars, pour terminer ses visites, Rakoczy vint au lever du roi et vit ensuite Monseigneur le duc de Berry, le duc d'Orléans, la duchesse d'Orléans, le roi, il

vit madame la duchesse de Berry et coucha chez Dangeau à la ville.

Le résultat des démarches auprès du roi est connu le 29 mars, date à laquelle Louis XIV « donne au comte de Saros 200.000 écus sur la maison de ville qui lui vaudront 30.000 livres de rentes et une pension de 2.000 écus par mois, ce de quoi cinq jours après, Rakoczy vient remercier le roi dans une petite audience qui lui est accordée avant la messe. »

De plus, le roi fait donner des chevaux et le loge à Versailles, ce qui eut pour résultat que Rakoczy ne quittait presque plus la cour, laissant sa maison de Paris uniquement pour ses domestiques. Saint-Simon fait remarquer que le prince est toujours à Versailles, mais qu'il n'y donne jamais à manger.

Le 13 mai, après dîner, le roi passe la revue de ses gendarmes, de ses chevau-légers et de ses deux compagnies de mousquetaires qui sont d'une beauté étonnante. Le prince Rakoczy était à cette revue, il avait été à celle des gardes du corps ; « il ne croyait pas, dit-il, à une observation que lui fit le roi, qu'il pût avoir dans le monde des troupes de cette beauté-là. » Le mercredi après cette date, le roi avait commandé à M. d'Antin de faire voir Marly au comte de Saros qui était un grand connaisseur en tout. M. d'Antin lui offrit un grand dîner, le promena partout, dans le haut et dans le bas de Marly. Il ren-

contra le roi durant sa promenade et ne s'y attendait point. Le roi lui parla, en passant, fort gracieusement. On voit par là que Louis XIV s'intéressait aux opinions du prince.

Le 25 mai, on fête la conclusion de la paix avec l'Autriche ; M. de Fresnes, gouverneur de Paris, donne, à l'Hôtel de Ville, une grande fête suivie d'un feu d'artifice ; le comte de Saros assiste au feu d'artifice, mais ne reste pas au souper, abstention qui est fort naturelle quand on songe que la paix se concluait avec son ennemi le plus acharné.

Fin juin, toute la cour va à Rambouillet pour la chasse ; Madame Dangeau est dans le carrosse de Mme de Maintenon. Dangeau et Rakoczy à cheval caracolent à droite et à gauche. Deux jours après, Dangeau écrit : « Hier à la chasse que firent les chiens du roi, le prince Rakoczy avait un habit comme les gens de l'équipage du cerf ; on lui dit qu'on ne portait point ces habits sans en avoir demandé la permission au roi. Il me pria de lui en faire ses excuses et le roi me répondit, quand je lui en parlai à son botter, qu'il ne fallait point de permission à cela, mais que, quand il en aurait fallu, il aurait trouvé bon ce que le comte de Saros avait fait et qu'il lui savait bon gré d'avoir pris cet habit ; et au premier défaut qu'il y eut dans la chasse, le comte de Saros s'approcha de sa calèche et voulut faire ses excuses, ne

sachant pas encore que j'avais parlé. Le roi lui dit : *Monsieur, vous m'avez fait plaisir et un homme comme vous fait honneur à l'équipage.* »

Le fait d'obtenir un appartement dans le château où se trouvait momentanément la cour, était considéré comme une grande distinction, notamment quand il s'agissait des petits châteaux comme Rambouillet, Marly, Clagny ; il était assez facile d'en obtenir dans les grands, comme à Versailles ou à Fontainebleau. Or, le comte de Saros, ayant eu un logement à Rambouillet, espérait que le roi voudrait peut-être « bien lui en donner un au premier voyage de Marly ; mais comme il craignait d'embarrasser le roi qui n'est pas accoutumé d'y mener des étrangers, il a pris le conseil de Monsieur du Maine et de M. le comte de Toulouse, qui, s'étant chargés de pressentir le roi là-dessus, lui ont parlé avant qu'il partît de Rambouillet, et le roi a répondu qu'il lui donnerait un logement avec plaisir, mais qu'il fallait qu'il le demandât le jour de devant comme les autres courtisans. » Et en effet, on est à Marly jeudi 13 juillet : y obtiennent des logements, le comte de Saros, le cardinal Gualterio, Mmes de Montmorency et de Crèvecœur. Le cardinal Gualterio était nonce du pape près la cour de France, arrivé à Paris à peu près à la même date que Rakoczy ; les deux hommes

se lièrent d'amitié ; une correspondance s'échangea ensuite entre eux quand Rakoczy se fut retiré aux Camaldules, correspondance qui, conservée au British Museum, nous donne des renseignements fort curieux sur la retraite du prince de Transylvanie à Grosbois, après la mort de Louis XIV.

C'est en septembre 1713, au commencement des chasses d'automne, que le roi fait magnifiquement meubler, pour Rakoczy, un appartement à Fontainebleau. C'est à cette même époque qu'un envoyé du prince de Transylvanie, de retour d'Espagne, apporte à son maître des lettres de LL. MM. CC. (leurs Majestés catholiques), qui le traitent de haut et puissant prince et lui envoient 100.000 écus, lui faisant faire des excuses par la princesse des Ursins, de ce qu'ils ne peuvent pas faire davantage présentement. Le concours de Rakoczy prêté à l'Espagne par sa diversion en Hongrie obligeait, en effet, le pays à la reconnaissance au même titre qu'il obligeait le roi de France.

Saint-Simon dit que Rakoczy tirait par an 100.000 livres de l'Espagne à part ses pensions et rentes françaises, mais il est obscur sur ce sujet et ne dit pas si une partie de ses revenus français n'étaient pas tout simplement portee au compte de l'Espagne. A part ses subventions, Rakoczy était chevalier de la Toison d'or, cette décoration lui avait

été conférée encore sur les champs de bataille de Hongrie et il la portait de préférence et presque toujours à la cour de Louis XIV.

Il faut penser que les 100.000 livres apportées d'Espagne ne suffisaient pas au train du prince, et qu'il était réduit à redemander de l'argent au roi de France. Le 10 octobre, la cour est à Fontainebleau, et après dîner, le roi donne audience chez lui, dans son cabinet, au comte de Saros qui en sortit très content et pour cause ; nous verrons cela dans les premiers mois de 1714, quand l'exercice de 1713, très chargé, sera clos. En attendant, à Fontainebleau « le roi, après son dîner, fait sa promenade dans les jardins et, quoi qu'il veuille, dans ses promenades-là, n'être suivi que de ses officiers, il trouva bon que le comte de Saros qui était venu ici le matin, le suivît à sa promenade ». Donc Louis XIV estimait Rakoczy au point de lever l'étiquette pour lui en certaines occasions.

Le 25 main 1714, la cour est à Versailles. « Le roi qui donnait 24.000 écus de pension au comte de Saros, écrit Dangeau, lui augmenta sa pension de 10.000 écus et lui donna 40.000 livres de pension pour distribuer comme il le jugera à propos, aux généraux hongrois qui servaient sous lui et qui lui sont restés fidèles. Ils sont demeurés en Pologne, leurs biens en Hongrie étant con-

fisqués par l'empereur. Les quatre principaux de ces généraux sont Forgats, Esterhazy, Bercsény etc... (illisible sur le manuscrit de Dangeau). Il y a outre ces généraux, deux sénateurs qui ont beaucoup souffert et deux autres particuliers moins considérables, que le comte de Saros estime fort. On lui a envoyé un courrier à Rambouillet, où il est avec le comte de Toulouse pour lui porter la nouvelle de la grâce du roi. Il a outre ses pensions, 200.000 écus sur la maison de ville, dont on a retranché les deux cinquièmes et l'intérêt mis au denier vingt-cinq. »

La dernière mention de Dangeau, au sujet de Rakoczy, du moins sous le règne du grand roi, est datée de Fontainebleau, 1er octobre 1714. Ce jour-là le comte Saros fit une cruelle chute sur la tête à la chasse, « il revint pourtant à cheval, mais il fut évanoui quelque temps avant de remonter à cheval. On le saigna, en arrivant ici et l'on espère que ce ne sera rien quoique la chute ait été fort rude. »

Louis XIV mourut le 1er septembre 1715, mais dès avant sa mort, dès le printemps de cette même année, Rakoczy se retire dans une maison aux Camaldules de Grosbois, quittant la cour qu'il semblait tant aimer. On ne peut guère attribuer cette retraite qu'aux démarches de l'ambassadeur de l'empereur à Paris qui, craignant cet ennemi, s'offusquait des sympathies dont il jouissait. Rakoczy se

retirait probablement uniquement pour que sa présence ne créât pas d'ennuis au roi, « il se retira avec toutes les grâces, pensions et rentes que le roi lui avait données. »





IV

Rakoczy II aux Camaldules de Grosbois

Sa retraite dans ce couvent ; la maison qu'il habitait ; son départ pour Constantinople.

Lorsque, après avoir pris le train à la gare de Lyon, à Paris, vous descendez à Brunoy (22 kilomètres), passez le pont de la petite rivière d'Yerres et en face, sur le territoire de la commune d'Yerres même, prenez la rue des Camaldules qui est moins une rue qu'un chemin sous bois. Là, vous vous trouverez dans une région boisée, splendide, presque pas habitée et que le vulgaire ignore ; pas de guinguettes, pas de promeneurs ; des routes splendides, de loin au loin un cycliste, une automobile ; tout autour d'immenses forêts : au sud, la fameuse forêt de Sénart, trente cinq kilomètres de superficie ; au nord, le bois de la Grange, douze kilomètres de superficie, avec le beau château jadis à Lafayette ; au nord-est le parc de Grosbois d'une superficie égale à celle du Bois de Boulogne, avec, sur sa lisière, le fameux château de ce nom, jadis au duc de Luxembourg, aujourd'hui aux Berthier, princes de

Wagram ; plus loin encore, au nord-est : Ferrières, cette merveille du baron de Rothschild, château qui hébergea Bismarck en 1871, avec dans ses environs, le parc de Croissy et l'immense forêt d'Armainvillers.

Ce fut dans ces solitudes, à ce moment bien plus boisées qu'elles ne le sont maintenant, que s'établirent, en 1651, les ermites Camaldules. Cet ordre, d'origine italienne, avait été fondé en 1009 par Romuald dans le Campus Maldoli, près Bilbiena, diocèse d'Arezzo, dans l'Etat de Florence. Bien que situés sur le territoire de la paroisse d'Yerres, on prit bientôt l'habitude de les appeler les Camaldules de Grosbois, d'après le village de ce nom qui en était plus voisin, mais qui a disparu depuis.

Les ermites camaldules, d'après la règle de leur ordre, vivaient en parfaits solitaires ayant chacun leur quartier particulier et tout entouré de bois ; ils ne pouvaient s'établir plus près que cinq lieues des grandes villes. « Les Camaldules de Grosbois avaient une église tirée de Saint Jean-Baptiste. »

Très pauvres, à tel point qu'à un moment donné ils manquaient même des fonds de déplacement pour tenir leur assemblée générale, ils songèrent bientôt à se créer quelques ressources en prenant des pensionnaires ; ils se construisirent, attenant à leur église,

quelques maisons habitables pour des personnages de marque ; cette retraite s'appela bientôt, à la cour de France, Notre-Dame-de-la-Consolation ; déjà en 1691, Gaspard de Fieubet, chancelier de la Reine et secrétaire d'Etat, se retira aux Camaldules dans une des deux ou trois maisons de leur enclos ; en 1707, y mourut Lucas Bachelier, écuyer de Sobiesky, roi de Pologne et y fut enterré.

François II, Léopold, prince de Rakoczy, malgré l'état de paix où l'on vivait, était encore considéré comme très dangereux par la Cour de Vienne, lorsque, en 1715, mourut le grand Roi qui l'avait comblé d'or et de bienfaits et que le Régent prit les rênes du gouvernement ; son rôle mondain à Versailles semblait terminé ; le gouvernement de Louis XV avait en effet plus d'intérêt à se ménager la paix avec l'Autriche qu'à afficher ses sympathies pour le chef de l'insurrection hongroise ; on ne priva Rakoczy d'aucun des avantages ni bénéfices dont le Roi Soleil l'avait comblé, mais on ne tenait pas à lui faire à la cour la large place qu'il avait prise sous le précédent roi ; de là, sa résolution de se retirer dans les solitudes de l'enclos des ermites de Grosbois.

Rakoczy connaissait certainement la vie des Camaldules ; il avait eu, pendant la guerre, occasion de les visiter à Maik, dans le diocèse de Raab, en Hongrie, où ces moines

possédaient une importante agglomération de cellules. Donc, dès avant la mort de Louis XIV, dit Saint-Simon, « il avait pris une maison où il se rendait quelquefois aux Camaldules de Grosbois » et, dès le 8 août 1715 (Louis XIV ne mourut que le 1er novembre de cette année), il écrit de Grosbois au cardinal Gualterio, nonce du pape à Paris, qui fut son ami, une lettre dont nous relevons cette phrase en conservant, du reste, soigneusement l'orthographe, afin de faire voir à nos lecteurs comment et de quelle manière Rakoczy maniait la plume en français dans l'intimité, car il est évident que ce qu'il destinait à être imprimé, il se le faisait corriger par des Français. Ces lettres sont manuscrites et n'ont aucun caractère public :

« Quoy que la Gazette de Hollande pen-
« dent tout l'hyver, me faisois voyager, et
« vaquez les meeres je nay jamais joui d'une
« vie plus douce et plus tranquille depuis
« que je tache de fair ma cour au Roy des
« Rois, dans cette solitude dont les Charmes
« ont fait évanouir la vaine curiosité de
« scavoir ce qui se passe dans le monde. »

La lettre est signée comte de Charoch; Rakoczy, avait pris, en effet, l'habitude d'adapter jusqu'à son pseudonyme à la prononciation française.

Une lettre du 10 octobre 1716 au cardinal Gualterio porte comme date : « dans la solitude de Grosbois » ; après y avoir parlé politique, laquelle l'occupe toujours extrêmement, il écrit :

« Ce détour sur les affaires faites, Mr. je « vous redirais qu'effectivement le conten- « tement dont je joui dans ma solitude est « digne d'envie, depuis un an que je suis « mon goût bien loin de diminuer, il augmente « inci je commence à m'accomoder à de- « meur prest à y finir mes jours si mon « maître ne m'envoy aillieur. »

Extrait de sa lettre à Gualterio, datée de Grosbois, le 30 janvier 1717 :

« Je ne sort que très rarement de ce lieu, « et je vive dans une ignorance crasse des « nouvelles qu'on apelle journalliers. La « maladie dangereus de notre ami commun « Dangeau m'avait fait fair le voyage de « Paris ces jours passé, où je fut deux « jours partageant les inquiétudes avec « Mme Dangeau et toute sa famille.

« Le maréchal de Tessé ayant loué une « petite maison tenante à la mienne, vien « quasi touttes les semaines pour y passer « trois jours et nous amployons le mieu « qu'il nous est possible pour avancer dans « la vie chrétienne ; les journées partagé

« équalement passent plus vist que je ne
« souhaiterois, et insensiblement nous approchent à cet moment que je tache d'apprendre de ne pas craindre l'arrivée qu'autant qu'il fault et il est mesme nécessair en vue de la severite du juge devant lequel il nous fera paroittre. Le Repos et le Silence du lieu me tien les réflexions si présentes que je n'ay pas pu me dispenser de les escrir. »

Saint Simon dit du séjour de Rakoczy aux Camaldules « qu'il n'y voyait presque personne, qu'il y vivait très frugalement dans une grande pénitenec, au pain et à l'eau deux fois par semaine et assidu à tous les offices de jour et de nuit ». Nous avons vu plus haut combien ces exercices pieux étaient durs et fréquents. « Il ne venait presque plus à Paris où il ne voyait que les Dangeau, le maréchal de Tessé et deux ou trois amis dont M. le comte de Toulouse avec qui, deux ou trois fois l'année, il allait faire quelques chasses à Fontainebleau, le Roy et le Régent, il les voyait uniquement par devoir et de fort loin en loin. Il faisait beaucoup de bonnes œuvres ; il était toujours fort bien informé cependant de ce qui se passait en Transylvanie, en Hongrie et dans les pays voisins ; avec cela, sincèrement retiré, pieux et pénitent et charmé de sa vie solitaire sans

ennui et sans recherche d'aucun amusement ni d'aucune dissipation, jouissant toujours de tout ce qu'on a vu en son temps que le feu roi lui avait donné. »

La duchesse d'Orléans, dans ses Mémoires, ajoute comme complément à ces détails : « Il se retira avec le maréchal de Tessé à Grosbois. Il est parmi ces moines comme s'il était l'un d'eux, il assiste à leurs prières, à leurs veilles, et jeûne souvent ».

Sous la date de mercredi 22 janvier 1716 on lit dans le Journal de Dangeau : « le jeune roi Louis XV jouit toujours d'une parfaite santé et nous donne de grandes espérances. M. le Duc d'Orléans (le Régent) tint, le matin, conseil de régence, et, le soir, il donna plusieurs audiences, entr'autres au comte de Saros dont celui-ci sortit très content ». Et sous la date du 10 avril, même année : « M. de Benterider (un secrétaire de l'empereur, envoyé en mission spéciale à Paris) avait ordre de l'empereur de prier M. le duc d'Orléans de ne pas donner plus longtemps, en France, retraite et protection au prince Rakoczy parce que l'empereur croyait qu'il existait des mouvements en Hongrie ; mais M. le Duc d'Orléans a chargé M. de Benterider de désabuser l'empereur, et ne changera rien à la conduite qu'il a avec le comte de Saros qui vit

aux Camaldules dans une très grande retraite et une très grande pitié. »

En mai 1717, le tsar Pierre le Grand est à Paris pour son plaisir. Il y eut des entrevues entre le vigoureux Romanoff et le grand Hongrois ; en date du 17 mai de cette année Dangeau écrit : « le tsar dîna de meilleure heure encore qu'à l'ordinaire et alla se promener à Meudon où l'on envoya des chevaux de selle du roi afin qu'il put monter à cheval. Le prince de Rakoczy y était parce que le tsar l'avait prié à dîner. Le maréchal de Tessé l'accompagne partout et le tsar en paraît content au dernier point. » Du reste, Rakoczy vit plusieurs fois le tsar et fort naturellement, parce que le maréchal de Tessé, son ami, était d'office, adjoint au tsar pendant le séjour de celui-ci en France.

Enfin, en juillet 1717, surviennent les propositions du sultan, lequel offre au prince Rakoczy de prendre la tête d'un corps d'armée turc contre l'Autriche.

Saint-Simon en est furieux, nous ne voulons pas reproduire ici, pour ne pas jeter une note discordante dans l'admiration des Hongrois pour leur héros, ce qu'il écrit à propos de la faiblesse de Rakoczy qui ne sait résister aux tentations de l'envoyé de la Sublime-Porte. Dangeau est plus indulgent : « Le chiaoux turc, écrit-il en date du 18 juillet, qui est arrivé à Marseille ne vient,

dit-on, en France que pour faire des propositions au comte de Saros ; on prétend que ces propositions sont très fortes et très tentantes. Le grand Seigneur veut exciter des mouvements en Transylvanie, où le comte de Saros est fort désiré et fort regretté. Si c'est là le but de l'envoi du chiaoux, le succès en est très incertain ; il est sûr seulement que le comte de Saros ne prendra de parti que celui qu'il croira que sa conscience l'engage à prendre. » Le 2 août 1717 : « Le bruit continue et augmente, d'un grand soulèvement en Transylvanie. Le comte de Saros est toujours aux Camaldules où il paraît fort tranquille ; cependant beaucoup de gens croient qu'il partira. « Et le lundi 23 août 1717 Dangeau écrit :

« *Le comte de Saros est parti des Camaldules* disant qu'il s'en allait au pays du Maine avec le maréchal Tessé. *Bien des gens croient qu'il va faire un beaucoup plus grand voyage,* et, qu'avant de l'entreprendre, il avait consulté beaucoup de casuistes et de gens de bien sur le parti qu'il avait à prendre dans cette occasion et que, sur leurs avis, il s'était déterminé à prendre ce parti-là, où il y a bien de la fatigue à essuyer, bien des inconvénients et bien des dangers. *Il ne nous a point consultés sur cela, quoique nous fussions fort amis, et il nous a fait grand*

plaisir, car peut-être aurions-nous été d'un avis différent. »

Saint Simon caractérise comme suit les menées secrètes de l'empereur qui marquèrent la fin du séjour de Rakoczy en France : « Les impériaux, plus persuadés que personne du mauvais état de l'Espagne, travaillaient de tous côtés à en pénétrer les intelligences secrètes. La France leur était toujours suspecte, Königseck, ambassadeur impérial à Paris, y redoublait d'attention pour découvrir s'il se faisait, dans le royaume, quelques mouvements de troupes, quelques préparatifs capables d'augmenter les soupçons ; ne trouvant rien, il se réduisait à veiller sur la conduite de Rakoczy. Un coquin nommé Welez qui avait été, dans le temps, envoyé de Rakoczy en France, s'offrit à Königseck, son ancien maître l'ayant disgrâcié. Il promit à l'ambassadeur de l'empereur de l'informer de tout ce qu'il pourrait découvrir. Il lui donna une lettre du prince Rakoczy qu'il prétendit avoir interceptée. Il l'assura qu'il y avait un traité fait à Paris entre le tsar et Rakoczy, où les rois de Suède et de Pologne étaient compris et que le moyen le plus sûr d'en empêcher l'effet était d'assassiner Rakoczy (passant, en partant pour la Turquie *viâ* Marseille), dans l'Etat d'Avignon, parce qu'il n'y avait rien à craindre dans la souveraineté du Pape. Il

l'avertit aussi de faire arrêter à Hambourg un officier appelé Chavigny que Rakoczy envoyait en Pologne et cela fut exécuté de l'autorité de l'empereur. »

« En même temps les émissaires de l'empereur tâchaient de lui faire accroire que la France agissait de concert avec l'Espagne pour le dépouiller de ce qu'il possédait en Italie, ainsi que le roi de Sicile. » Ils supposaient aussi, du reste, les mouvements des *Mécontents* de Hongrie comme une branche du projet. Le séjour de Rakoczy en France était donc matière d'un continuel soupçon. « Welez, espion de l'empereur, fut en effet chargé de le défaire de cet ancien chef des *Mécontents* de Hongrie à condition des plus grandes récompenses. Il avait ordre de communiquer à Königseck tout ce qui regardait cette importante affaire. Sur les avis qu'il donna, l'empereur fit arrêter à Staden, dans la Flandre orientale, deux Français qui étaient à Rakoczy, Charrier, son écuyer, l'autre avait pris le nom de comte de l'Hospital, qu'on soupçonnait de se rendre secrètement en Hongrie. Welez informa Königseck du départ de Rakoczy, de la route qu'il avait prise et des détails les plus précis, avec réflexions qui donnaient au Régent de France toute la part de ce dessein et tous les secours pour l'exécution. »

« Ses preuves étaient que Rakoczy, ayant

permis au jeune Berchényi, le fils de son compagnon d'armes, d'aller joindre son père dans l'armée turque, son rang de colonel et ses appointements lui étaient conservés au service de la France. »

« Welez sut positivement le jour que Rakoczy arriva à Marseille, la maison où il logeait, ses conférences avec l'envoyé turc, le vaisseau qu'il devait monter et qui lui avait été préparé par ordre du comte de Toulouse, d'où il concluait qu'il n'y avait pas lieu de douter des desseins et intentions de la France contre l'empereur. Cet homme (Welez) se persuada que le prince Rakoczy ne continuerait pas son voyage à Constantinople lorsqu'il apprendrait la victoire et les conquêtes des Impériaux en Hongrie, et se flatta bien à son retour de ne pas manquer son coup pour en délivrer l'empereur et se procurer des grâces sans nombre qui lui étaient promises. C'est pour cette raison qu'il n'avait pas perpétré son crime à l'aller. Il crut en même temps que le coup fut précédé ou suivi de quelques plaintes au Régent. Il offrit de fournir telle preuve qu'on pourrait désirer pour justifier que le Régent de France était pleinement informé des desseins de ce prince et par conséquent qu'il avait manqué à la parole qu'il avait donnée là-dessus à Penterrider pendant que le secrétaire était à Paris. »

Rakoczy eut fort à se repentir d'avoir quitté la France. Peu après son débarquement en Turquie, le sultan lui offrit une magnifique demeure et une belle hospitalité à Rodosto, sur le Bosphore ; cependant, bientôt il devait s'apercevoir qu'il y était simplement interné par ordre de l'empereur son ennemi, on lui avait fait une cage dorée ; néanmoins, il y vécut résigné à son sort. Son testament est rédigé en français et daté du 27 octobre 1732 ; ce document est plein de reconnaissance pour Louis XIV et accompagné de lettres sous cachet adressées aux quatre princes exécuteurs testamentaires, dont une au comte de Toulouse et l'autre à l'ambassadeur de France à Constantinople.

Le corps de François Rakoczy, nous l'avons dit, reposait dans une chapelle latérale du monastère français de Saint-Benoît de Galata à Constantinople, appartenant aux « Lazaristes » de Paris ; au même endroit reposait le corps de sa mère, Hélène Zrinyi, également réfugiée politique échappée des prisons d'Autriche.

Les corps de trois compagnons d'armes de Rakoczy reposaient dans le cimetière de Rodosto, sur le Bosphore ce sont ceux d'Esterhazy, de Sibrik et du comte Nicolas Bercsényi ; un quatrième, celui d'Eméric Thököly, mort en 1705, reposait à Izmid, en

Asie-Mineure ; ils sont rentrés en Hongrie en même temps que celui de leur chef et il ne reste en terre étrangère que le corps de Ladislas Bercsényi, le fils de Nicolas, maréchal de France, enterré à Lucancy en Seine-et-Marne, à la translation duquel s'est opposée la vicomtesse de la Rupelle, descendante du Maréchal..

Mais la France ne saurait être considérée comme terre étrangère, ni pour ce général français, ni pour aucun autre soldat de l'armée de Rakoczy.

V

Comment je fis la découverte de la maison de Rakoczy aux Camaldules de Grosbois ; la sépulture de son cœur

Il a été question, il y a une vingtaine d'années, en Hongrie, de rechercher la maison qu'habita Rakoczy pendant sa retraite aux Camaldules, et d'y poser une plaque commémorative. Nous pensons en effet que, pour les Hongrois qui cultivent avec tant de patriotisme le souvenir de Rakoczy comme étant la personnification de leurs aspirations nationales, cette maison a un certain intérêt. C'est ici que Rakoczy vécut tout à la méditation ; c'est ici qu'il passa en revue les événements de sa vie agitée ; c'est ici certainement qu'il pensa le plus à sa patrie qu'il aimait tant, qu'il écrivit des Mémoires, et très probablement l'*Histoire des révolutions de Hongrie* ; il y vécut heureux de tout ce que la France lui avait donné, et s'il y a un lieu en France qui doit porter la marque de son passage, c'est bien celui-ci où il s'était senti à tel point heureux que, par testament, il ordonna que son cœur y fût enseveli.

Or, qui a conduit, dans le temps, ces recherches, où les a-t-on faites puisqu'elles n'ont abouti qu'à des résultats négatifs alors qu'aux Camaldules de Grosbois, le propriétaire actuel de la maison, M. Caron, qui l'habite depuis cinquante ans, n'a pas mémoire que quelqu'un fût venu le trouver à ce sujet ? Serait-ce que le Magyar, chargé de ces recherches, ne les eût conduites qu'en chambre, c'est-à-dire à la Bibliothèque Nationale de Paris, cherchant sur la carte le village de Grosbois. Bien entendu, dans ce cas, il a dû découvrir que ce village n'existe plus que dans un hameau, le Petit-Gros-Bois, attenant au parc de Grosbois, mais relevant de la commune de Villecresne. Le chercheur devait donc fatalement aboutir à cette conclusion, que le couvent des Camaldules et la maison de Rakoczy avaient disparu avec le village ; c'est à Yerres qu'il aurait fallu chercher. Voilà ce que c'est que de faire de la géographie en chambre !

Si au lieu de chercher dans les bibliothèques, on s'était déplacé, rien n'eût été plus facile que de découvrir l'endroit. Or, un déjeuner à Yerres, une causette sur place avec un bûcheron, une autre avec un garde-chasse, et j'étais sur les traces et de la maison de Rakoczy et de la sépulture de son cœur.

Dans cette rue des Camaldules, une maison à œils-de-bœufs, à façade rouge et

blanc, fenêtres très hautes, conrtuites dans le style de Marly et de Trianon, frappa mon attention ; manifestement, elle était une des dépendances de l'ancienne abbaye des Camaldules et devait avoir servi de retraite à des personnages de marque. J'écrivis à son propriétaire, M. Caron, qui, avec une extrême obligeance, me mit au courant de toute la situation, car il a, au cours des années, pu réunir un gros dossier sur les anciens Camaldules dont il est propriétaire pour une grande partie ; or, au moyen d'un vieux bail dans lequel le nom de Rakoczy est mentionné et où la maison est décrite, nous pûmes constater que la maison aux œils-de-bœuf qui borde la rue et que j'avais vue tout d'abord, fut, bien que remaniée depuis, celle habitée par le maréchal de Tessé et où M. Caron actuellement loge ses enfants quand ils viennent, et que la maison de Rakoczy est celle qu'il habite lui-même et où il a installé ses merveilleuses collections de meubles et de tapisseries du dix-huitième siècle.

Le bail, dont il s'agit, ici est un bail amphithéotique du maréchal de Duras, provenant des archives départementales de Versailles et daté du 25 avril 1749, soit de vingt-deux ans après que Rakoczy eût quittê la France. Ce bail porte sur la location de deux maisons l'une «*joignante immediatement à l'enclos*

du monastère et à l'église, en assez mauvais état et ci-devant occupée par le prince de Ragokzy et ensuite par M. Perrin avocat au Conseil, et l'autre joignant les terres dudit monastère et le chemin de l'abbaye d'Yerres étant actuellement en ruines et ci-devant occupée par le feu maréchal de Tessé.» Il est dit ensuite que « *depuis longtemps les deux maisons, n'ayant pu être louées, étaient dépéries et les religieux s'étaient trouvés réduits à mettre en labour et en foins les terrains* » avoisinants. Que « *pour rendre habitable celle qu'occupait ci-devant le prince de Ragokzy, il faudrait d'importantes réparations,* » tandis qu'il « *faudrait nécessairement reconstruire celle ci-devant occupée par le maréchal de Tessé.* »

L'article 1er du bail donne la description de la maison du prince de Rakoczy, consistant en « porte cochère près la porte du monastère, cour, ensuite un grand pavillon double, un grand corps de logis, galerie régnant sur la dite cour, etc., etc. Le tout tenant d'un côté à la nef » (à l'église).

La maison qu'habita Rakoczy n'est plus aujourd'hui, dans son état primitif, cela se comprend ; elle est cependant entière, seulement il y a des additions et des plaquages, on l'a agrandie au moyen d'une galerie construite tout autour, les anciens murs extérieurs sont devenus des murs intérieurs, les anciennes fenêtres sont devenues des portes,

mais la vieille maison avec son séculaire toit en tuiles, émerge de ce plaquage nettement, distinctement et intacte; une galerie conduisait des pièces habitées par Rakoczy à l'église; elle existe intacte, M. Caron en a fait un véritable musée du XVIIIe siècle. Dans le parc qui s'étend de là jusqu'au bord de l'eau, des arbres séculaires, d'immenses allées, témoignent des anciennes solitudes dont Rakoczy appréciait tant les charmes.

Outre cela, M. le prince de Wagram, propriétaire du château de Grosbois à qui j'avais écrit, voulut bien mettre à ma disposition un vieux plan des Camaldules datant de 1731; sur ce plan l'emplacement du cimetière et la maison qui suivant le bail amphithéotique du maréchal de Duras datant de 1749, est celle qu'habita Rakoczy comme tout le reste, sont nettement indiqués. L'enclos, les grilles, les portes sont indiqués selon la forme qu'ils ont aujourd'hui; les principales avenues du parc, notamment cette merveilleuse allée dite encore aujourd'hui *du maréchal de Tessé*, sont ce qu'elles étaient alors; ces renseignements se complètent utilement par une fort belle gravure représentant le couvent des Camaldules de Grosbois en vue cavalière insérée dans les Annales Camalduleuses publiées à Venise en 1755 et conservées à la Bibliothèque Nationale. Là aussi, la

maison de Rakoczy est indiquée et c'est bien celle qu'habite aujourd'hui M. Caron.

La maison de Rakoczy étant trouvée, se présente la question de la sépulture de son cœur.

On lit dans les *Annales Camalduleuses*, tome VIII, page 65 :

« Principis Rakoczy cor conditum in cremo gallicana : Defunctus est hoc anno Franssciscus Leopoldus princeps Rakoczy qui accusatus apud imperatorem Leopoldum tamquam turbas contras ipsum cieret in Hungaria, circa annum 1701 fuga se subtraverat ab eo regno; declaratus fuerat inde anno 1713 sub nomines comitis de Saaros se receperat in gallias, ubi etiam codem anno secesserat in soludinem Camaldulensem de Grosbois propę Parisios, in qua vitam exemplarem ducens, et solitarae vitaae indulgens, pœnitentis vacans actibusquem conscendem, Adrinopolim se recepit, summa œstimationem exceptus ab ottomanica potentia, et amorem sibi concilians omnium, quibus perspectæ erant raræ ipsus qualitates. Vicit inde duo castra, vulgo Dardanelli et Constantinopolim, ubi et decessit die octova aprilis quinquagesimo nono suæ actatis anno. Editum suit sub ejus nomines Testamentum politicum et morale principis Rakoczy, sed a nonullis dubitatur, an sucrit ejus fœtus. Certiora sunt opera quæ Rodosti composuit

nominum Meditationes in sacram scripturam et confessiones, quas ad cremitas Parisienses transmisit post ejus obitum consignandas una cum corde balsamo condito apud ipsos humando Epistola, quam idem princeps scripsit cum corde transmittendam, redundat sensibus plane christiani et piissimi hominis et se subscribit *linis* et *pulvis* appelatus olim Franciscus princeps. Post biennum erectum suit illi sequens monumentum.

« In hujus Cœnobii Cæmeterio jacet cor sanctissimi Francisci II. D. G. S. ti Ro. Im. et Transilvaniœ Principis Rakoczy partium Regni Hungariæ Domini Siculorumque Comitis, etc., qui miro divinæ provendentiæ ordine per varia vitæ discrimina ductus in Domino requievit Rodostii ad Proponditem anno salutis mundi 1735 die 8 mensis aprilis ætatis suæ 59.

« Prograti animi monumento ipsi dum viveret nolenti serenissimo repugnantique prœ modestia Principe post mortem R. P. Macarius Pen,. Camaldulensium Major Eremique hujus Prio, hunc posuit lapidem.

« Anno domini millesimo septingentesimo trigesimo sentimo (1737).

(Dans le cimetière de ce monastère repose le cœur de François Rakoczy II, par la grâce de Dieu duc du Saint-Empire, prince de Transylvanie, seigneur des territoires du royaume de Hongrie, comte des Sicules, qui,

après une vie pieuse par la volonté de la Providence, décéda dans la 59e année de sa vie, à Rodosto sur le Bosphore en l'an de grâce 1735, le 8e jour du mois d'avril.

Des hommes reconnaissants voulurent, tant qu'il vécut, lui ériger un monument, mais Son Altesse protestant contre cette idée, par modestie, le R. P. Macaire Pen, abbé des Camaldules et prieur de ce couvent lui fit ériger cette pierre en 1737.)

C'est sur ces traces que nous avons entrepris les recherches, car si la Hongrie fait rapatrier les restes de son héros, il n'est pas indifférent que son cœur ou du moins l'urne qui le renferme soit jointe à son cercueil. Nous avons levé le plan de l'ancien couvent des Camaldules et nous avons déterminé l'emplacement exact du cimetière ; peut-être réussirons-nous à trouver ce que nous cherchons.

Table des Matières et Sommaires

Alençon. — Imprimerie Veuve Félix GUY et Cie